VASSILI GROSSMAN

Extrait de la publication

Du même auteur

Comment va Rachel ?
Denoël, 1973

La Requise
Denoël, 1975

Rue de nuit
Julliard, 1977

L'Homme rouge des Tuileries
Julliard, 1979

Le Marida
Julliard, 1982 et « Points », n° 798

Le Bal des puces
Julliard, 1985

La Soie et les cendres
Payot, 1989 et « Folio », n° 2287

Dans la plus stricte intimité
L'Olivier, 1992 et « Points », n° 509

Les Aventures de Proprette et Schmoutziker
L'École des Loisirs, 1993

Schmoutziker gagne le gros lot
L'École des Loisirs, 1994

Primo Levi ou la Tragédie d'un optimiste
Lattès, 1996 et Le Livre de poche, n° 14515

Sa Majesté la Mort
Prix Jean Freustié, 2000
Seuil, 1999

Romain Gary, le caméléon
Denoël, 2004 et « Folio », n° 4415

Vie et mort de Samuel Rozowski
Denoël, 2007

Romain Gary, l'enchanteur
Textuel, 2010

MYRIAM ANISSIMOV

VASSILI GROSSMAN

UN ÉCRIVAIN DE COMBAT

Biographie

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

ISBN 978-2-02-107951-7

© Éditions du Seuil, mars 2012

Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah

L'Éditeur tient à remercier les Éditions L'Âge d'Homme
pour l'autorisation de reproduire des extraits
des œuvres de Vassili Grossman traduites en français.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES
Tous droits réservés Fédor Guber et Ekaterina Korotkova-Grossman

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À la mémoire d'Eytan Wilgowicz

Pour Bella
Pour Françoise Navailh

Extrait de la publication

Or moi, j'ai loué les morts qui sont déjà morts
plus que les vivants.
Mais supérieur aux uns et aux autres
est celui qui n'a pas encore été,
et n'a pas encore vu l'œuvre mauvaise
qui s'accomplit sous le soleil.

Ecclésiaste, IV, 2-3

Il n'y a que deux manières d'écrire : la première, en se passant d'autorisation, la seconde, en demandant une autorisation.

Ossip Mandelstam

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À propos des dates et des noms propres en Russie

Avant la révolution d'Octobre, la Russie utilisait le calendrier julien, qui avait treize jours de retard sur le calendrier grégorien observé en Europe. Le gouvernement soviétique décida d'adopter le calendrier grégorien le 31 janvier 1918 à partir de minuit. Il en résulta que le lendemain serait donc le 14 février. Jusqu'au 31 janvier 1918, les dates concernant les événements propres au territoire de la Russie sont celles du calendrier julien. Ensuite, le calendrier grégorien est utilisé.

En revanche, tous les événements internationaux sont cités suivant le calendrier grégorien.

L'identité russe, comme celle de tous les habitants de la Russie, comporte trois éléments : le prénom de la personne, puis le prénom de son père avec un suffixe, ce que l'on appelle le patronyme, et, enfin, le nom de famille. Ainsi pour Vassili Grossman, l'état civil russe indique son prénom original, Iossif, celui de son père, Sémion, complété d'un suffixe, et ensuite le nom de famille. Ce qui donne Iossif Sémionovitch Grossman, c'est-à-dire Iossif - fils de Sémion - Grossman.

Par ailleurs, les Juifs ont souvent russifié leur nom et même leur nom de famille. Ainsi, Iossif Sémionovitch Grossman n'est autre que Vassili Sémionovitch Grossman.

Extrait de la publication

Introduction

Le philosophe Hans Jonas, résumant la vie de son amie Hannah Arendt, voyait en elle « une passagère sur le navire du XXe siècle ». On pourrait en dire autant de Vassili Grossman, né un an avant Arendt : « passager du sombre XXe siècle », dont la vie fut marquée à l'instar de la philosophe par la passion de comprendre. Comme elle, mais sur le mode romanesque, bien qu'il se plût à philosopher, il se penchera sur l'histoire de l'Europe qui a conduit aux désastres de l'avènement du totalitarisme en Allemagne et en Union soviétique.

Vassili Grossman est né le 12 décembre 1905 (29 novembre selon le calendrier julien) – commencée en janvier de cette même année, la première révolution n'était pas encore achevée –, en Ukraine, dans la zone d'assignation à résidence juive créée par Catherine II à la suite d'une annexion d'une partie de la Pologne qui eut pour conséquence l'intégration d'une importante minorité juive au sein de l'Empire[1]. La Russie, terre de haine et d'iniquité, allait devenir la grande « maison de servitude » juive au XIXe siècle.

La vie de Grossman et celle de sa famille ont été bouleversées et endeuillées par la révolution d'Octobre (25 octobre selon le calendrier julien), la guerre civile, la famine des années 1920, la campagne de collectivisation de l'agriculture menée contre les « koulaks », les paysans qualifiés d'aisés[2], de 1928 à 1932, qui causa la mort de cinq millions de personnes, les procès de Moscou pendant la Grande Terreur, la montée de l'antisémitisme en Allemagne, l'extermination des Juifs d'Europe, la Grande Guerre patriotique contre l'Allemagne nazie, la victoire de 1945, le règne de Staline (1927-1953), entre autres marqué par la multiplication généralisée des camps sur l'immensité du territoire de l'URSS, la campagne antisémite déclenchée en 1948 contre

Extrait de la publication

les intellectuels « cosmopolites », le « complot des blouses blanches » en 1952 et le rapport Khrouchtchev du 24 février 1956, pendant le XXe Congrès du Parti communiste.

Dans la soirée du 14 septembre 1964, Vassili Grossman mourut dans de terribles souffrances d'un cancer généralisé à l'Hôpital nº 1 de Moscou. Sa femme, Olga Mikhaïlovna (née en 1898, mais dont le passeport indiquait 1906), était auprès de lui. Seules une poignée d'amis et sa famille lui rendaient visite dans son étroite chambre, au soir de sa vie. L'Union des écrivains ne l'avait pas exclu, mais il était un paria que ses collègues serviles s'appliquaient à éviter. On ne le publiait plus. Chez lui, le téléphone restait muet. Ce silence lui était très douloureux.

Quelques années plus tôt, il avait négligé les premiers symptômes de sa maladie, et quand il avait subi une néphrectomie du rein droit, le chirurgien avait laissé entendre à ses proches qu'il avait consulté trop tard.

Le convalescent sembla se rétablir, mais bientôt son état de santé se dégrada et il fut à nouveau hospitalisé dans un service où l'on expérimentait la chimiothérapie. Il n'y avait plus rien à faire, les métastases avaient colonisé ses deux poumons.

Sémion Lipkine, l'ami intime de Vassili Grossman (rencontré grâce à l'écrivain Sémion Grigorevitch Guekht peu avant la Seconde Guerre mondiale), qui lui consacra un beau livre de souvenirs, affirme que la maladie de l'écrivain eut pour origine le choc occasionné par la confiscation du manuscrit de *Vie et Destin* par des agents du KGB, le 15 février 1961 à son domicile. Grossman mourut trois ans et demi après l'*arrestation* de son livre.

Quand le major[3] et le colonel, qui étaient entrés dans son bureau, lui avaient annoncé qu'ils venaient perquisitionner – ils dirent exactement qu'ils avaient l'ordre d'*arrêter* un roman ayant pour titre *Vie et Destin* –, Grossman, qui souffrait aussi de troubles cardiaques, eut un malaise. Sa belle-fille lui administra des gouttes, puis on le fit monter dans une voiture garée devant sa porte, pour aller effectuer une saisie chez les secrétaires qui avaient tapé le manuscrit. Les hommes du KGB s'emparèrent non seulement des chemises contenant le roman, mais aussi des carbones et des rubans des machines à écrire. L'État totalitaire croyait avoir fait disparaître à jamais le livre condamné. Nul ne

Extrait de la publication

sait si les exemplaires du manuscrit confisqués furent détruits ou sont encore prisonniers quelque part à la Loubianka[4]. Ils ne figurent pas dans les archives littéraires de la Fédération de Russie.

Vassili Sémionovitch avait eu le temps de mettre en lieu sûr son chef-d'œuvre, lui ménageant au fond de l'abîme un mince espoir de survie.

À la maison, Olga Mikhaïlovna s'attendait au pire. En 1937, pendant la Grande Terreur, son premier mari, le poète Boris Guber[5], membre du groupe *Pereval* (Le Passage), avait été arrêté et fusillé. Mais après la perquisition chez les dactylos, Grossman rentra, ainsi que les hommes du KGB l'avaient promis.

Vie et Destin était-il un livre si dangereux ? Le KGB n'avait pas confisqué *Le Docteur Jivago*, le roman de Boris Pasternak[6] dont la publication en novembre 1957 en Italie provoqua un énorme scandale en Russie. L'écrivain fut traîné dans la boue, qualifié de porc. Il fut exclu de l'Union des écrivains le 29 octobre 1958 et contraint de refuser le prix Nobel. Sous la menace, il dut rédiger une lettre de renonciation, publiée dans la *Pravda* le 2 novembre. Il évoqua un possible suicide. Lors d'une réunion générale de l'Union des écrivains, le 31 octobre, quatorze écrivains, poètes et dramaturges prirent la parole pour demander au gouvernement de le déchoir de la nationalité soviétique et exigèrent, par écrit, que sa datcha leur fût attribuée. On écrivait dans les journaux : « Sa place est à la décharge publique », « Roquet enragé, il n'est même plus monsieur Pasternak, mais simplement… une obscure nullité ». Il y avait des attroupements hostiles devant sa maison à Pérédelkino et Giangiacomo Feltrinelli, son éditeur italien, reçut des menaces. Néanmoins, tout en maintenant le secret, Pasternak avait organisé, au-delà de sa propre mort, un avenir pour son livre qui triomphait en Occident.

Grossman écrivit à Pasternak une lettre de réconfort lorsqu'il fut exclu de l'Union des écrivains.

Le roman de Grossman fut considéré plus dangereux encore que celui de Pasternak par les « organes ». Ainsi que l'écrivit Efim Etkind, une fois le livre disparu à la Loubianka, l'imagination romanesque de Grossman était devenue un secret d'État. Un État épouvanté par l'œuvre d'un homme malade, qui déjà avait eu maille à partir avec l'Union des écrivains lorsqu'il avait publié le premier volet de sa dilogie, *Pour une juste cause*. Un homme seul et pauvre. Personne, en Russie, n'avait osé comme lui dire que la révolution d'Octobre avait accouché

Extrait de la publication

d'un monstre, d'un État totalitaire, criminel, dès ses commencements, responsable de la déportation de peuples entiers, de la torture et de la mort de millions d'êtres humains innocents[7]. Cela Grossman l'avait écrit avant que Soljenitsyne eût publié, dans la revue *Novy Mir* (*Le Monde nouveau*), son récit *Une journée d'Ivan Denissovitch*, avec le soutien enthousiaste d'Alexandre Tvardovski[8], son rédacteur en chef.

Qui peut imaginer quel aurait été l'impact de *Vie et Destin* si Grossman, qui se méfiait de l'Occident, s'était décidé à établir le contact avec quelqu'un capable de lui faire franchir la frontière de l'URSS ? Et c'est précisément cela que Khrouchtchev[9] et Souslov[10], son éminence grise, échaudés par l'affaire Pasternak, avaient voulu à tout prix éviter. Souslov, qui avait reçu Grossman pendant trois heures, lui avait dit que son roman était hostile à l'État soviétique et qu'il était susceptible de donner du grain à moudre à ses ennemis à l'étranger. Il l'accusait d'avoir trouvé des similitudes entre l'État nazi et l'État stalinien. « Pourquoi ajouterions-nous votre livre aux bombes atomiques que nos adversaires préparent pour nous ? » lui avait-il dit. *Vie et Destin* était bel et bien considéré comme une bombe atomique qui ôtait toute légitimité au pouvoir soviétique.

Ossip Mandelstam avait, avant Grossman, lu devant un petit cercle d'amis un soir de mai 1934 son épigramme de seize vers contre Staline : « … Quelques mots et l'on a le farouche/Montagnard du Kremlin à la bouche./Ses gros doigts sont pareils à des vers gros et gras,/Et son verbe est certain, asséné comme un poids./Des cafards, ses moustaches qui rient,/Et le cuir de ses bottes qui brillent ! […] L'échafaud, chaque fois, c'est sa fête,/Et le large poitrail de l'Ossète. »

Mandelstam paya de sa vie ces seize vers. Poète, il n'avait pas, comme Grossman, analysé les deux formes de totalitarisme qui ont fait du XXe siècle celui des exterminations de masse. D'un côté l'Allemagne, un pays hautement civilisé, avec ses musiciens, ses philosophes, ses poètes, ses romanciers, avait porté au pouvoir une bande d'assassins déterminés à exterminer jusqu'au dernier tous les Juifs, où qu'ils se trouvassent dans le monde, ainsi que toute race jugée « inférieure »[11]. Eichmann était allé les chercher partout où il avait trouvé des moyens de transport pour les acheminer vers les centres de mise à mort. De l'autre côté, à l'est de l'Europe, le grand espoir de liberté, de justice, de bonheur universel qui s'était levé au lendemain de la Révolution avait apporté la mort au nom de la liberté pour les « koulaks »,

Extrait de la publication

paysans décrétés riches, donc exploiteurs, pour les cadres de l'armée, pour les patrons des complexes industriels, les Tatars de Crimée, les peuples du Caucase, pour les écrivains yiddish, pour les écrivains russes, pour les ingénieurs et, finalement, pour chaque citoyen soviétique qui ignorait si, dénoncé par sa femme, son enfant, son voisin, son concierge, son collègue de travail, il serait encore au nombre des vivants le lendemain.

Souslov avait ajouté à Grossman que, si l'on suivait ses arguments, on se demandait comment la Russie avait vaincu les nazis.

En somme, Grossman, entretenu par l'État et jouissant de nombreux privilèges qui étaient ceux dont profitaient les écrivains bien en cour, n'avait pas accompli la tâche qu'on attendait de lui. Les écrivains suspectés de ne pas servir l'État qui leur accordait des conditions de vie enviables devaient s'attendre à subir ses foudres.

Sémion Lipkine l'a dit, Vassili Grossman avait été mortellement atteint par la saisie de son œuvre. *Vie et Destin*, dédié à la mémoire de sa mère Ekaterina Savelevna, lui avait coûté seize ans de travail. Il s'était attaché aux personnages qu'il avait créés, inspirés par les membres de sa famille et par tous ceux qu'il avait rencontrés ou observés lorsqu'il était correspondant pour le journal de l'Armée rouge, la *Krasnaïa Zvezda* (*L'Étoile rouge*), pendant la Grande Guerre patriotique (21 juin 1941 - 9 mai 1945). Il s'était porté volontaire pour le front, avait appris le maniement des armes et était devenu un excellent tireur au pistolet. Pour la presse soviétique et étrangère, il avait rédigé pas moins de deux mille reportages et essais, fruits des quatre années passées aux côtés des combattants sur la rive droite de la Volga dans Stalingrad en flammes, sur le front de Koursk, en Pologne et jusqu'à Berlin[12]. Il était devenu l'un des trois plus célèbres correspondants de la *Krasnaïa Zvezda*. Les deux autres journalistes vénérés par les soldats et leurs familles étaient Constantin Simonov et Ilya Ehrenbourg.

Le jour où il avait achevé *Vie et Destin*, Vassili Sémionovitch avait écrit à Sémion Lipkine pour lui dire le pressentiment que le destin de son livre se réaliserait « en dehors » de lui.

Il n'ignorait pas que ce qu'il avait écrit ne pouvait être toléré par le régime totalitaire de l'URSS, même après le discours de Khrouchtchev au XXe Congrès du Parti communiste. Même après ce que l'on avait appelé la brève et timide période du « Dégel ».

Pour une juste cause, la première partie de cette grande fresque,

Extrait de la publication

lui avait déjà causé de sérieux ennuis pendant la dernière année du règne de Staline. D'abord encensé par la critique, Grossman avait été brutalement dénoncé comme « ennemi du peuple » dans un article dévastateur de Mikhaïl Boubennov, l'antisémite le plus forcené de l'Union des écrivains, paru dans la *Pravda*. Des bruits couraient sur le roman censé faire l'apologie du « nationalisme juif » et qui ne pouvait « faire plaisir qu'aux sionistes ». D'autres articles de la même eau, notamment celui de Marietta Chaguinian, parurent dans la presse soviétique. Tout célèbre correspondant de guerre qu'il était, Grossman, dont quarante articles et correspondances avaient été publiés par les Éditions de l'Armée et réédités par d'autres médias, y compris en Occident, ainsi violemment stigmatisé comme « ennemi du peuple », risquait d'être arrêté à tout moment. Son essai *L'Enfer de Treblinka*, distribué sous forme de brochure au Tribunal militaire international de Nuremberg, et son récit *Le peuple est immortel* l'avaient-ils finalement sauvé de l'arrestation ? Grossman et son ami Lipkine prirent le large et allèrent se réfugier dans la datcha de ce dernier, non loin de Moscou. Ils ne revinrent qu'au lendemain de la mort de Staline, le 5 mars 1953.

Nombre de personnages du premier volet *Pour une juste cause* apparaîtront dans *Vie et Destin*, qui diffère profondément de la première partie, non par le style. Grossman écrivait un russe parfait et classique. Bien que le théâtre de l'action fût le même, la bataille de Stalingrad, le regard et les jugements de l'écrivain avaient changé du tout au tout.

L'action de *Pour une juste cause* se déroule de juin à septembre 1942, pendant l'offensive allemande. Elle est racontée dans le style épique par un écrivain soviétique qui tient compte des exigences du « réalisme socialiste ». À ceci près que Grossman prend le risque de choisir pour héros un physicien juif, nommé Strum, dont la mère, d'abord enfermée dans le ghetto, a été assassinée par les *Einsatzgruppen*[13] (groupes mobiles de tuerie qui fusillaient les Juifs de toutes les localités d'Europe orientale que la Wehrmacht investissait) au mois de septembre 1941 dans sa ville natale. Faire d'un Juif un personnage principal, tandis que la campagne contre les « cosmopolites sans feu ni lieu » décimait l'intelligentsia juive en 1949, était extrêmement audacieux. L'écrivain juif Isaac Markovitch Noussinov[14] avait été traité par le poète Nikolaï Tikhonov[15] de « vagabond de l'humanité sans passeport ». Des insultes de ce genre proliféraient dans les médias soviétiques depuis le début de la campagne contre les « cosmopolites »,

Extrait de la publication

entendez les Juifs. Ils avaient été accusés par un des cadres de la *Komsomolskaïa Pravda* (*La Vérité du Komsosol*) d'encenser « des œuvres faibles et diffamatoires ».

En outre, ce Strum tenait avec son vieux maître l'académicien Tchépyjine une discussion philosophique, « non dialectique », dont la teneur déchaîna les foudres de la critique. Tchépyjine expose des idées selon lesquelles il existe un parallélisme entre l'énergie spirituelle de l'homme et celle du monde, celle de l'énergie du soleil par exemple. Plus scandaleuses encore sont ses vues sur l'identité de la vie et de la liberté : « J'ai le sentiment qu'on peut définir la vie comme étant la liberté […] Toute l'évolution du monde vivant va d'une liberté minimale à une liberté maximale. Telle est la nature de l'évolution des formes vivantes[16]. »

Strum lui objecte que cette théorie est inexacte parce qu'elle nie le progrès et affirme l'éternité du combat entre le bien et le mal.

Un des personnages les plus importants de *Vie et Destin*, le capitaine d'infanterie Grekov, rebelle, qui sait qu'il va périr avec son unité dans la maison « six *bis* » encerclée par les Allemands, envoie promener le commissaire politique Krymov venu le mater, en lui rétorquant qu'on « ne peut pas diriger les hommes comme on dirige les moutons ; il était pourtant intelligent Lénine, mais il n'a pas compris cela ». Grossman était le seul correspondant de guerre à avoir vu de ses yeux, à Stalingrad, la fameuse maison Pavlov assiégée (dans le roman la maison « six *bis* »), dont tous les occupants moururent sous les balles allemandes. Quand Lipkine commenta avec Grossman le personnage de Grekov, ce dernier lui répondit qu'il avait quelque chose de commun avec Tchekhov, l'écrivain russe qu'il situait loin au-dessus de tous les autres parce qu'il avait placé l'individu au centre de son œuvre.

Après la parution des articles destructeurs de Boubennov et de Chaguinian, Alexandre Tvardovski, le rédacteur en chef de la prestigieuse revue *Novy Mir*, qui avait publié avec enthousiasme *Pour une juste cause*, s'en repentit publiquement et, cédant pour la première et dernière fois aux pressions venues d'en haut, désavoua Grossman. La confession des fautes, l'expiation, la mise en accusation des amis et des collègues qu'on estimait constituaient des rites obligés des réunions, des plénums à l'Union des écrivains. Grossman, qui, lui aussi, eut un moment de faiblesse en signant, en 1953, une lettre ignoble pendant l'affaire dite des « blouses blanches », fabriquée de toutes pièces par

Extrait de la publication

Staline contre les médecins juifs travaillant à la clinique du Kremlin, accusés d'avoir projeté d'empoisonner l'ensemble du gouvernement soviétique, ne devait pas pardonner à Tvardovski de n'avoir pas risqué pour lui sa carte du Parti, son poste, son train de vie, ses privilèges. C'est précisément cette rancune envers un poète brillant, qu'il admirait mais qui l'avait trahi, qui allait causer la tragédie de la saisie de *Vie et Destin*. En effet, parce qu'il lui en voulait tant, Grossman alla confier son manuscrit à *Znamia* (*L'Étendard*, mensuel de l'Union des écrivains, fondé en 1931), une revue beaucoup moins intéressante, dont le rédacteur en chef, Vadim Kojevnikov, auteur d'un roman à succès, *Le Glaive et le Bouclier*, ne voulait surtout pas avoir le moindre ennui avec les organes. Aussi, quand il eut lu le manuscrit, sans prévenir Grossman, il alla non seulement le dénoncer au KGB, mais il confia le manuscrit à ses agents. Débarrassé de ce brûlot, il se sentit soulagé. Et l'on connaît la suite. Tvardovski n'aurait pas, lui non plus, publié le roman de Grossman, mais il ne l'aurait pas dénoncé. Il lui aurait rendu son manuscrit en lui conseillant de ne plus jamais le montrer à qui que ce fût. Lorsqu'il apprit que le manuscrit avait été confisqué, Tvardovski se rendit chez Grossman en pleine nuit et lui dit que son roman était génial. Il ajouta : « On ne peut pas écrire la vérité chez nous, il n'y a pas de liberté. »

Grossman raconta en riant la visite de Tvardovski à Sémion Lipkine :

> Comme toujours, on a manqué de vodka. Tvardovski pestait, était au supplice. Soudain, il me déclara : « Vous autres, les intellos, vous pensez seulement à vous, à l'année 37. Mais ce que Staline a fabriqué avant, pendant la collectivisation, le fait qu'il a massacré des millions de moujiks, t'en as rien à faire. » Et là, il s'est mis à me citer des passages de *Vie et Destin*. Et moi, je lui ai répondu : « Sacha, reprends-toi. J'ai justement écrit là-dessus dans mon roman. » Il m'a d'abord regardé avec un air hagard, les yeux comme vides. Il baissa la tête, et un filet coula des commissures de ses lèvres[17].

Il faut remarquer à ce propos qu'au cours de la séance de repentir, Simonov se montra bien plus dangereux que Tvardovski, en évoquant la possibilité d'une arrestation de Grossman par le KGB.

On disait de Grossman qu'il était malcommode, renfermé, coupant. Il n'écrivait pas de délations contre ses collègues, ne demandait pas qu'on les punît pour ce qu'ils avaient ou n'avaient pas écrit. Il ne

supportait pas la trahison de l'amitié. Et même s'il ne s'agissait pas vraiment d'amitié trahie, il ne tolérait pas la malhonnêteté. Il avait regardé « d'un air sombre et menaçant » un ami d'enfance, devenu professeur de mathématiques à l'université, qui avait tranquillement déclaré : « Il est acceptable, au nom du communisme, de sacrifier tout un peuple. » Sa rigueur morale avait fait de lui un homme seul.

Cela dit, Grossman n'ignorait pas que son livre était une bombe contre l'Union soviétique, une bombe telle que personne n'avait jamais osé en confectionner. Il avait décelé nombre de similitudes entre le fascisme nazi et le totalitarisme soviétique. Entre l'extermination de masse nationaliste et biologique et celle fondée sur la notion de classe. À ses yeux, le « nationalisme étatique » de Staline était très similaire à l'idéologie nazie.

En outre, inconsolable depuis la mort de sa mère, il avait introduit le thème juif dans son œuvre. Le judaïsme était devenu son problème depuis l'assassinat d'Ekaterina Savelevna par les *Einsatzgruppen*, les groupes mobiles de tuerie qui opéraient sur les arrières immédiats de la Wehrmacht, souvent en collaboration avec elle et avec des détachements du SD (*Sicherheitsdienst*, littéralement service de sécurité : service de renseignements du parti nazi) lors de l'invasion et de l'occupation de l'Union soviétique[18]. Il avait écrit une des pages les plus terribles sur la Shoah en osant décrire la mort du docteur Sofia Levinton et du petit David dans la chambre à gaz, tandis qu'un SS *Totenkopf* (tête de mort) épiait leur agonie à travers un œilleton. Il avait clairement dit sa conviction d'appartenir au « corps » même du peuple martyr. Sofia Levinton éprouve au seuil de la mort une « tendresse maternelle pour le peuple juif », ce que dans la tradition on appelle l'*Ahavat Israël*, l'« amour du peuple juif ». Or, mentionner l'extermination des Juifs, la Shoah, en Union soviétique était un sujet tabou, fortement censuré[19]. Toutes les victimes juives des camps de la mort et des *Einsatzgruppen*, de Babi Yar (où les Allemands massacrèrent également des civils non juifs) et de Treblinka, d'Auschwitz et de Majdanek, de Belzec et de Sobibor, de Ponary et de Poniatowa, étaient incluses dans la masse des victimes civiles parmi la population soviétique, et considérées comme des Polonais ou des Soviétiques. Interdiction était faite de mentionner la spécificité de la Shoah : tel était le dogme. Et c'est ce qu'on inscrivait sur les stèles des sites d'extermination de masse en URSS et dans les républiques sœurs. Grossman était offensé

par le fait que les écrivains russes n'étaient « pas blessés au cœur par cette horreur ». Ehrenbourg et Vassili Sémionovitch Grossman étaient les deux seuls parmi les rédacteurs du *Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs dans les territoires occupés de l'URSS* à ne pas avoir été arrêtés. On sait qu'à l'exception de l'académicienne Lina Stern[20], qui fut emprisonnée et déportée en Asie centrale, tous ceux qui avaient été arrêtés furent condamnés à mort et fusillés.

Sémion Lipkine, qui avait lu plusieurs fois *Vie et Destin*, avait prévenu son ami que son livre était impubliable. Il lui avait franchement expliqué que pas une seule page ne trouverait grâce aux yeux du *Glavlit*, la censure. Il avait même évoqué la possibilité d'une arrestation.

Dans *Tout passe*, écrit après la saisie de *Vie et Destin*, Grossman aborde le cas des « Judas », les délateurs, sans pouvoir les condamner complètement. De même, Primo Levi avait suspendu son jugement sur Chaïm Rumkowski, le doyen du *Judenrat* du ghetto de Lodz, qui avait livré aux Allemands des milliers d'enfants et avait collaboré étroitement avec Hans Biebow, l'administrateur du ghetto, qui fut jugé et exécuté en Pologne au lendemain de la guerre[21].

Grossman se plaçait lui-même dans la catégorie des Judas puisque, dans un moment de panique, il avait apposé sa signature au bas d'une lettre condamnant les « médecins empoisonneurs », pendant le « complot des blouses blanches ». Certes, la lettre destinée à paraître dans la *Pravda* n'avait finalement pas été retenue, grâce au courage d'Ehrenbourg qui avait écrit à Staline pour l'en dissuader. Toutefois, Grossman jugeait de manière très sévère l'habileté d'Ehrenbourg qui finissait toujours par se tirer d'affaire. C'était dommage parce que celui-ci aimait et estimait Grossman en tant qu'écrivain et en tant qu'homme.

Grossman avait connu des débuts enviables en littérature puisque ses premiers pas avaient été parrainés, en 1934, par Maxime Gorki[22]. Babel et Boulgakov avaient trouvé de l'originalité à l'une de ses premières nouvelles *Dans la ville de Berditchev*, la bourgade où il était né, dans une famille juive fortunée et cultivée. David Cherentsis, l'oncle de Grossman, un philanthrope qui avait doté Berditchev d'un théâtre et d'une clinique, avait été proche des socialistes-révolutionnaires. Que signifie le fait que Joseph (en russe Iossif) Grossman, dit Vassili, né le 12 décembre 1905, appartînt à une famille juive assimilée ? Cela signifie-t-il que Malka Vitis, sa mère, qui russifia son nom en

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2012. N° 97839 ( )
Imprimé en France

Extrait de la publication